

Avertissement

L'histoire que vous vous apprêtez à lire relève de la fiction.

Ce livre n'a pas pour ambition de blesser ou de heurter la sensibilité de personnes et/ou leur conviction religieuse.

C'est un ouvrage décrivant une histoire fantastique s'inspirant de faits et ou de lieux réels sans avoir pour vocation d'en faire une quelconque publicité.



Chapitre 1

Retour à l'école

Je commençais tout juste à m'endormir quand le froid me rappela à l'ordre en se faufilant dans mon cou. Un imbécile avait laissé une fenêtre ouverte, oubliant les températures polaires venant d'Alaska. Ce n'était pas étonnant pour un mois de décembre, mais le froid provenant de cet État savait nous remettre à notre place quand nous voulions le combattre à coups d'écharpes et de chocolats chauds. Il avait déjà réussi à rendre plus d'un courageux malade. Les plus négligents étaient partout, telle une horde de zombies déambulant dans la ville. Je les observais de loin avec leur morve au nez, leurs yeux injectés de sang et leur teint pâle à la recherche du moindre petit rayon de soleil. Ils avaient pénétré l'enceinte du bureau, crachant leurs poumons et autres organes non nécessaires à leur survie à la recherche de personnes saines à contaminer.

Après ce charmant réveil, j'essayais tant bien que mal de sortir de mon état végétatif. Le front encore affalé sur mon clavier d'ordinateur, je tournais délicatement la tête à gauche puis à droite, cherchant une raison de vivre, mais surtout une raison de me bouger. Mes yeux s'étaient posés sur l'horloge murale, qui trônait fièrement dans la salle de repos. J'y avais

une vue parfaite depuis mon bureau. Nous étions vendredi 12 décembre 2053. Pourtant nous avions toujours cette vieille

horloge Hermle du XIX^e siècle, une antiquité dont la brigade était fière. C'était apparemment un souvenir d'une mission conjointe avec la France, dont a découlé la création de la première Brigade de Recherche et d'Intervention pour les Mineurs des États-Unis, la BRIM. Je la trouvais relativement moche. Elle était en noyer massif pour un poids avoisinant les vingt kilogrammes. Nous avions là une belle bête. Ses côtés et sa façade étaient en verre, laissant apparaître des chiffres romains et deux aiguilles en forme de poire sur un cadran blanc. Elle fonctionnait à partir d'un mouvement mécanique à remontage hebdomadaire ou système exaspérant faisant oublier à nos collègues de nuit de remonter l'horloge le vendredi soir.

Comment étais-je au courant de tous ces détails ? Mes collègues avaient eu la merveilleuse idée de me confier la tâche de l'emmener chez l'horloger. Ce fou de mécanique n'avait pas arrêté de parler durant trois longues et interminables heures. Je n'ai jamais eu d'animosité envers ces machines, mais maintenant je ne peux plus les voir... et particulièrement celle-ci ! Son petit « tic-tac, tic-tac » est insupportable ! Quelle idée de mettre cette chose dans la salle de « repos ».

Peu importe, elle indiquait 17 h 45 et cela ne voulait dire qu'une seule chose ; il était temps de rentrer à la maison. Je sentais alors monter doucement mais sûrement une énergie sans limites. Je m'étais mis à empiler toute la paperasse qui traînait sur mon bureau de façon mécanique, sans véritablement regarder si c'étaient des documents importants.

Qu'importe, je pourrai m'en occuper lundi après un week-end bien mérité.

Cela devait bien faire six mois que j'étais arrivé dans le service et j'avais déjà bien pris mes marques. L'emplacement de la machine à café entre autres, dont le dernier café marquait également la fin de ma journée. Je m'apprêtais à partir en sa direction lorsque mes yeux, sans raison apparente, se sont arrêtés sur le haut de la pile de feuilles que je venais de ranger si soigneusement. Il y avait un post-it où était inscrit : « *Marine Karls 4 ans* ».

C'était une affaire assez classique. Des parents distraits, une petite fille qui disparaît dans un parc pour enfants. Cela sonnait un peu comme le scénario pourri des séries policières des années 2010, mais c'était courant... Cela faisait deux semaines qu'elle avait disparu et tout aussi longtemps que je n'y croyais plus. Je me suis alors demandé depuis quand je n'étais plus affecté par la disparition d'un gamin. Quand ai-je pu abandonner mon humanité ? Depuis quand suis-je devenu un monstre ?

Le téléphone s'était mis à sonner, me sortant de ces pensées plus qu'obscures. C'était le numéro du poste de police de Salem qui m'appelait. Oh que je me suis maudit de ne pas avoir quitté ce bureau plus précipitamment. Par manque de personnel, nous étions souvent amenés à travailler avec eux et pour l'occasion, c'était le chef du commissariat de Salem au téléphone, le capitaine Slapt. Un homme d'une cinquantaine d'années si élancé qu'il ne trouvait jamais de pantalon à sa taille. Ces derniers étaient soit trop courts soit trop longs, ce qui laissait son style vestimentaire tout simplement à désirer. Les goûts et les couleurs ne se discutent pas, mais dans son cas

le mélange de couleurs était aussi toxique que le poison « accidentellement » utilisé par les parents du petit Chris sur ce dernier. Utiliser de la mort-aux-rats alors qu'ils n'avaient même pas de rongeurs. Il faut vraisemblablement avoir une case en moins, d'autant plus qu'il faut normalement en ingérer sur plusieurs jours pour en mourir, même pour un enfant. Pour cette affaire, la juge n'avait pas manqué de leur rappeler leur stupidité avant de les envoyer pourrir en prison.

En ce qui concerne le capitaine, c'était un homme sympathique, voire simplet, ce qui pouvait lui porter préjudice compte tenu de ses fonctions. C'est sans doute pour cela qu'ils l'avaient envoyé dans une bourgade aussi reculée que Salem. Il semblait constamment sous pression, à la limite de la rupture d'anévrisme. Cela était compréhensible au vu de son poste, mais difficile de parler avec lui sans vouloir se suicider à la fin du café. Il cumulait les problèmes d'ordre personnel et ne pouvait se concentrer sur un seul sujet. Il radotait concernant son chien malade qu'il devait euthanasier et se plaignait de sa femme, ou ex-femme, je ne sais plus vraiment d'ailleurs. Sans parler de sa voiture qui faisait des bruits « bizarres », des bruits qui allaient lui coûter cher sans doute. Il y avait ce nouveau Bot que sa fille voulait absolument, mais qu'il n'avait pas les moyens de lui acheter. Je ne voulais pas prendre le risque d'entendre de nouvelles histoires tristes et de vouloir me pendre avec lui juste après, raccrocher semblait être la meilleure solution, mais il restait mon supérieur...

Il n'arrivait pas à aligner deux mots avec son bégaiement, mais aujourd'hui il semblait différent. Il était encore plus incompréhensible qu'à son habitude. Apparemment, il y aurait eu un carnage dans une école près du Raddin Park à côté du

Luigi's-Breakfast, qui fait les meilleurs clubs sandwiches du comté de Suffolk ! Il voulait que je m'y rende. J'aurais aimé que ce soit pour en récupérer un, mais c'était pour l'école. Mon chef avait déjà donné son feu vert pour cette mission. À contrecœur, je me suis donc mis en route. Lorsque j'ai attrapé mon nouveau blouson en cuir, j'ai senti que c'était une terrible erreur de ne pas avoir pris quelque chose de plus chaud, mais j'étais déjà en chemin. J'avais pris au passage une cigarette dans le paquet d'un collègue, qui l'avait laissé sans surveillance, je lui rendrai en revenant. En sortant, je passai devant cette magnifique machine à café qui aurait été le signe de la fin de ma journée et du début de mon week-end.

Une fois dehors, c'est avec dégoût que je passais devant les voitures des services de police. Il était impossible pour moi de partir au volant de l'une d'entre elles. Elles me rappelaient mes sept années d'études à l'école médicale d'Oxford en Angleterre. Entre les mauvais traitements, les insultes telles que « Sale Allemand » et « Nazi », ou encore les brimades policières en tout genre envers mes camarades et moi-même, c'était alors la première fois que je ressentais une véritable haine, mêlée à tant d'incompréhension. Depuis, je me suis juré de ne jamais monter dans une voiture de police, par crainte d'être assimilé à ces malfrats. Sans doute une part de fierté ou un reste d'humanité.

Je prenais place à bord de ma magnifique Ford Mustang Shelby GT500 de 2020 bleu nuit. Je n'ai jamais été un fêru de mécanique auto, mais j'ai trouvé une certaine élégance dans les modèles américains et plus précisément les Muscles Cars. De toutes, celle-ci était particulière à mes yeux. C'était le premier bien que j'avais acheté à mon arrivée aux États-Unis. Sara me

l'avait trouvé sur internet, car elle savait que j'en voulais une depuis plusieurs années après avoir vu l'un des *Fast And Furious*. À l'intérieur, l'odeur des sièges recaro en cuir me rappelait les longues balades que nous avions l'habitude de faire après nos journées de travail à l'hôpital de Beverly. Une fois son moteur V8 de 760 chevaux allumé, plus rien autour n'avait d'importance.

Le GPS m'indiquait 39 minutes pour aller à l'école. Il m'en aurait fallu à peine 30 pour aller chez Luigi's-Breakfast. Je n'avais pas envie de mettre la sirène pour gagner du temps, d'autant plus que la route principale était fluide. C'était une bonne chose au vu de mes maux de tête. Mais j'allais trop vite pour profiter pleinement du paysage, de ma cigarette ou tout simplement du fait que les routes de Boston étaient relativement vides. Il faudrait vraiment que je pense à arrêter de fumer.

Arrivé sur place, j'avais à peine mis un pied en dehors de mon véhicule que l'ambiance me fatiguait déjà. Il y avait une armée d'ambulances, de pompiers et autres forces de l'ordre. Ils jouaient de sirènes et gyrophares dans un ballet hypnotique de couleurs vacillantes dans la nuit qui tombait. Merci ma migraine...

Ils couraient dans tous les sens, agitant leurs bras et leur corps comme des poulets fraîchement décapités.

— PUTAIN T'ES ENFIN LÀ !

Cette charmante chose qui tentait de communiquer avec tant d'amour était la capitaine Frid Eugénie, responsable pour l'occasion de la cellule antiterroriste de Salem. Une petite blonde avec un caractère bien plus grand qu'elle et une humeur de chien, pour ne pas dire autre chose. Son passe-temps

préféré : me rendre hystérique. Comment ? En étant tout simplement là.

— Tu traînes encore cette antiquité de bagnole ? Elle ne t'a toujours pas pété entre les doigts, c'est un miracle !

— Bonsoir Éric, oui je vais bien, j'ai fait bonne route merci. C'est simple mais tu arrives à te louper à chaque fois... Je suis subjugué par ta stupidité. Pourtant j'espère du fond du cœur que tu y arrives un jour. C'est peut-être moi qui suis stupide d'y croire...

— Quand tu auras fini ton petit monologue de pleurnichard, préviens-moi.

— ... Je pense avoir fini.

Un moment de silence, assez gênant, m'avait alors permis de finir ma cigarette. Elle devait me faire un petit rappel de la situation, bénéfique au vu des explications calamiteuses et peu compréhensibles du capitaine Slapt.

— Bon Éric, je sais qu'à ton âge ça risque d'être compliqué de rester concentré plus de cinq minutes, mais fais un effort parce que je n'aime pas me répéter. Une demi-heure avant l'arrivée des parents, vers 16 h 00, les voisins ont appelé la police. Il y aurait eu des cris horribles provenant de l'école et se faisant entendre dans tout le quartier. Une première équipe de trois agents est déjà entrée dans l'établissement pour obtenir des informations sur la provenance de ces cris.

Elle s'était arrêtée et m'avait fait signe de la suivre plus loin, afin que l'on s'éloigne des parents et des divers journalistes. Puis elle reprit comme si de rien n'était.

— Ils ne sont jamais ressortis... Une alerte a alors été donnée pour une possible prise d'otage. Tous les autres groupes d'interventions et les robots de BostonDynamics

envoyés ne sont également jamais revenus. Silence radio depuis plus d'une heure maintenant. Un des enfants a réussi à s'échapper, va savoir comment. Le fait est qu'il refuse catégoriquement de nous parler. La seule chose qu'il a dite, c'est que le monsieur voulait te voir, enfin plus précisément « Éric StrauCee ». Il n'a pas arrêté de le répéter d'ailleurs avant de se murer dans le silence.

Je me mis à chercher le fameux gamin, mais c'était comme chercher une goutte d'eau dans le désert des Mojaves.

— Tu peux arrêter de le chercher, il est sous une tente avec tes collègues de la BRIM. Les premiers qui l'ont vu sortir rapportent qu'il était couvert de sang. Il marchait tel un zombie avec le regard vide, sûrement traumatisé par ce qu'il a vu. Ses parents ne donnent aucun signe de vie, contrairement aux autres qui braillent dans nos oreilles... L'un d'eux a même essayé de s'introduire de force dans l'école.

Effectivement, tous les parents étaient là, agglutinés comme des mouches à nos fesses, les larmes aux yeux et quémendant des informations sur leurs enfants, « *Que se passe-t-il exactement ! ? Comment va-t-il ! ? Est-ce qu'il est en sécurité ! ?* » La capitaine Frid les regardait d'un air pénible, mais derrière son masque de dragon en colère se cachait une femme encore plus exaspérante qu'en apparence. Je pense que c'est pour cela que l'on parvenait à se supporter. Il n'y avait pas de faux-semblants entre nous. Je dirais même heureusement, après toutes ces années.

— Oh Éric, réveille-toi ! Va prendre tes consignes sous la tente N° 4 et prépare-toi.

— Je suis sûr qu'avec un petit sourire, j'irais plus vite...

Elle leva sa main et sortit son joli petit doigt d'honneur tout boudiné, ressemblant plus à une saucisse cocktail qu'à un doigt d'ailleurs.

— Et moi je suis sûre qu'avec mon pied posé délicatement sur ce qui ressemble à première vue à ton fessier, tu irais aussi vite !

— Venant de toi, quelque chose d'aussi moche, ça ne me choque pas...

— Tu vois ce doigt... Je vais mettre du lubrifiant dessus...

— ...

— ET JE VAIS TE RENTRER MON POING DANS LE CUL !!!!

— Charmant... Un serpent qui crache son venin. Fais juste attention à ne pas l'avaler. On m'a dit que tu étais une pro pour ça.

— Va te faire foutre Éric !

— Avec amour, j'espère.

Je me dirigeai fièrement vers la tente où se trouvait l'équipement nécessaire à l'opération. Un officier coordinateur me fit alors une sorte de briefing concernant l'utilisation de tout ce matériel. Quel merdier.

Eugénie, quant à elle, était partie en direction d'une des tentes, qui abritait le haut commandement, ou plutôt comment prendre un café en s'abritant du froid et en faisant croire que l'on travaille. Après tout, il serait dommage d'attraper froid et de ne plus pouvoir nous dire comment nous jeter dans la gueule du loup. Malgré son statut de chef d'unité, Eugénie n'était pas comme eux. C'était une des raisons pour lesquelles elle n'était toujours pas devenue chef de la police d'État. Une grande gueule et une reine de l'insubordination ! Pour autant, je lui

faisais confiance et ses hommes aussi. Une qualité qui se faisait rare dans cette institution où certains agissaient par sens du devoir, par loyauté envers le drapeau, ou encore par quête de reconnaissance. D'autres étaient attirés par l'adrénaline procurée par l'exercice du métier des armes et des sensations fortes. Néanmoins, ses hommes étaient dévoués et admiratifs. Quant à moi, je me demandais souvent pourquoi j'étais ici. Pourquoi j'ai choisi la police ? Un peu tard pour commencer à philosopher.

Ma montre affichait 18 h 54. Le soleil s'était couché depuis plus d'une demi-heure. Je pensais à ma nouvelle série *La danse des étoiles*, devant laquelle j'aurais tranquillement pu être avec ma couverture et une cigarette. Je regardai une seconde fois ma montre, il était déjà 18 h 54 ?! Ce briefing était long et chiant ou alors j'étais trop profondément plongé dans mes pensées... Je ne me souvenais même plus à quel moment j'étais entré dans cette tente et ce qu'ils ont bien pu baragouiner aussi longtemps. Bon, tant pis.

À l'extérieur de la tente, je pouvais voir que le périmètre de sécurité s'était agrandi d'une dizaine de mètres. Malgré cela, il y avait de plus en plus de gens agglutinés autour de l'école et les médias étaient de la partie à essayer d'avoir l'image qui ferait le « buzz »... Fatigant.

Je marchais en direction de l'entrée. Déambulant comme une âme torturée, c'était peut-être ce que j'étais dans le fond. J'avais parfois l'impression de me diriger devant l'entrée d'une grotte abritant le boss de fin d'un jeu d'horreur. Tout ce balisage rouge et jaune sur les côtés pour m'indiquer la marche à suivre ou peut-être pour m'empêcher de fuir. Cette porte, est-ce que j'avais réellement envie de la franchir ?

Avant même de réaliser, je me trouvais déjà à quelques centimètres d'elle. Cette porte me semblait immensément grande malgré mon mètre quatre-vingts. Elle était recouverte de haut en bas de micros et caméras pour voir et écouter, mais voir et écouter qui et quoi ? Tous les engins d'observation envoyés au sein de l'école pour analyser la situation n'avaient pas tenu plus de cinq secondes avant que toutes les images ne coupent. Je m'apprêtais à y entrer pour découvrir par moi-même l'état de cette école quand mon instinct primaire se réveilla.

Que sait-on de lui exactement, il veut me voir personnellement, il tue et il n'y a qu'un seul enfant qui a réussi à s'enfuir.

Bordel mais personne de sain d'esprit ne rentrerait seul dans cette école ! Même l'autre dragon n'irait pas par peur d'y perdre ses écailles !

Quand on parle du dragon, il apparaît toujours pour cracher ses flammes. Elle me faisait signe de venir à son niveau. Est-ce mon billet pour échapper à cette situation et retrouver mon lit ? J'avais l'intention de courir à son chevet espérant y rester jusqu'à ce que cette situation prenne fin ou que Tom Holland vienne nous sauver comme dans ses derniers films. Mes jambes en avaient décidé autrement. Le froid les avait paralysés ou peut-être que c'était la peur qui m'avait figé. Dans un cas comme dans l'autre, je pouvais à peine bouger donc courir me paraissait une tâche bien trop ardue pour moi. Je me suis alors traîné comme une larve prête à sauter dans le bec d'un oiseau pour se donner corps et âme à la mort.

— Éric... T'as intérêt à revenir en vie...

Quelle ne fut pas ma surprise d'entendre ses mots. Moi qui étais sur le point d'abandonner toute chose et lui donner mon âme en guise de rédemption pour mes péchés. La voilà faisant preuve de ce qui ressemblait de près et de loin à des sentiments positifs.

— Oh... Tu aurais donc des sentiments sous toutes ces couches de méchancetés ?

— Non pas pour toi je te rassure. T'as juste intérêt à revenir en vie, souviens-toi que tu me dois 20 \$. Les verres que je t'avais avancés pour l'anniversaire de Jeff il y a deux mois, je ne les ai pas oubliés.

— ... Je me disais bien que ça sentait l'entourloupe toute cette profusion de gentillesse d'un coup. Tu pourrais fermer les yeux pour cette fois ?

— Non, malheureusement ça ne sera pas possible parce que les bons comptes font les bons comptes.

— Ça n'est pas exactement ça l'expression...

— Je sais et je m'en fiche...

Elle s'était mise à rigoler et je l'ai suivie rapidement. Nous étions entrés dans un fou rire sans nom, qui dura une éternité. Peut-être que c'était un moyen de décompresser. Peut-être que c'était un moyen de se donner du courage. Aucune idée, mais ça allait mieux. Après une légère rotation sur moi-même, je me suis rendu compte que nous étions les seuls à rire, compréhensible dans cette situation. Je sentais sur nous le regard assoiffé de sang des parents inquiets voulant déverser leur colère, leur haine sur quelque chose ou quelqu'un. Sur nous, après tout nous étions l'obstacle qui les séparait de leurs enfants.

— Dis-moi Eugénie. Est-ce que tu pourrais me préparer une cigarette ?

— ...

— Je te la rendrai, ne t'en fais pas.

— Donc monsieur sait faire un nombre conséquent d'opérations et actes médicaux tous plus complexes les uns que les autres. Mais tu ne sais pas rouler une simple cigarette ?

— Je ne pouvais pas être parfait.

— Oui, tu en es loin. Extérieurement parlant, ce n'est vraiment pas ça, pour ne pas dire que tu piques les yeux. Donc rien ne sert de chercher plus en profondeur au risque de tomber sur quelque chose de pire.

— Ha ha ha, allez dépêche-toi, certains ont du boulot EUX.

— ...

Elle me regardait avec un air de chat dominant sachant pertinemment qu'elle avait gagné et n'attendant plus que des caresses en guise de victoire. Je lui offris donc ces quelques caresses à contrecœur pour cette cigarette... Il faudrait vraiment que j'arrête de fumer, j'en perds ma dignité maintenant...

— ... S'il te plaît, oh grande et magnifique Eugénie reine des casse-couilles. Voudrais-tu avoir la bonté de me rouler une cigarette avec tes délicats petits doigts boudinés ?

— Aaaah, tu vois quand tu veux, avec de la politesse, ça va tout de suite mieux.

Elle sortit de sa poche une feuille, un paquet de tabac à rouler Amsterdam et un filtre. J'ai toujours été admiratif des gens sachant rouler, c'était tout un art que je ne maîtrisais pas. C'était à la limite du sensuel ; effriter le tabac tout en mettant la bonne quantité, effleurer la feuille comme une légère caresse

dans le dos, rouler le tout, tout en passant sa langue sur la feuille très délicatement pour ne pas la déchirer. Une recette très érotique pour se détruire la santé.

— Tiens.

— Merci beaucoup, qui sait, c'est peut-être ma dernière cigarette...

— ... Dis pas n'importe quoi, tu me dois encore 20 \$ et une cigarette maintenant.

— Je reviendrai en vie et te rapporterai tes 20 \$ promis.

— Et ma cigarette !

— Ouuuui petit chat ! Tu auras tes caresses !

Me voilà reparti, mais cette fois avec le sourire aux lèvres et surtout une clope au bec, prêt à affronter ces portes ! Je ne pouvais tout de même pas m'empêcher de penser que je n'étais pas le mieux placé pour faire face à ce genre de situation... Après tout, je ne suis qu'un ancien médecin perdu dans ce monde de fou. Un monde que j'ai choisi certes, mais un monde de fou quand même. Quelle idée de devenir flic ! ? J'étais respecté dans mon domaine, admiré par certains, mes travaux étaient publiés et étudiés... Enfin bref, il faut que je me bouge parce que je sens le regard de cette sorcière sur moi. Si je me tourne et croise son regard, elle risque de me pétrifier !

J'étais retourné à la porte. La main gauche sur la poignée et ma cigarette dans la droite, mais elle me gênait, je n'avais finalement pas le temps de la fumer. Ce sera ma cigarette de sortie pour fêter ma réussite ! Armstrong avait posé le pied droit en premier ? Pourquoi je pense à cela maintenant ? Il n'y avait aucune raison mais je sentais mon rythme cardiaque monter en flèche ! Je devais facilement être à plus de 120 battements par minute.

Me voilà, fort sur mes appuis, prêt à m'enfuir à tout moment. Tout d'un coup, je me suis souvenu de la voix de mon instructeur à l'école de police. Il nous disait que les flics de la brigade des mineurs étaient des branle-couilles qui ne foutaient rien et fuyaient le danger comme la peste ! MON CUL OUI !!!! Si je pouvais l'attraper et lui tordre le cou pour balancer son corps encore chaud à ce malade tueur d'enfants, ça me soulagerait beaucoup !

C'est pour son éloignement de l'action que j'ai choisi cette brigade et me voilà aujourd'hui à quelques mètres d'un fou furieux séparé par une simple porte... Sans m'en rendre compte, j'avais déjà fini de pousser cette fameuse porte. Plus rien ne me séparait de ce fou. Mon pied gauche était déjà en enfer. Aah, mais c'est peut-être le pied gauche qu'Armstrong avait posé en premier ? Je ne pouvais plus faire marche arrière et dans un élan de courage, je finis par entrer ! La porte claqua et résonna à travers les couloirs vides et sombres de l'école, emportant avec elle mon courage. Une atmosphère glaciale et étouffante avait pris place dans cette école. Était-ce vraiment une bonne chose d'y entrer...

Un grincement me titilla l'oreille.

— Éric... Éric, tu m'entends ?

— Cette sorcière est partout, j'entends même sa voix maintenant...

— Idiot, c'est ton oreillette ! Tu pensais que j'allais te laisser tout seul dans cette galère et foutre en l'air mon opération ! ?

Sa voix rauque et douce à la fois réchauffait mon cœur. L'espace d'un instant, je n'étais plus seul. Puis ma migraine me dit qu'elle n'était pas vraiment d'accord avec cette idée.

— Et puis, tu sais que je ne peux pas y aller, mais je serai là avec toi...

Quand elle prononça ces mots, le temps se figea de longues secondes. Je sentais la moindre chose, le tout et le rien, les poils de mon corps pousser et tomber, la moindre goutte de sang traverser mon corps tout entier, les alvéoles de mes poumons capturant la plus petite molécule d'oxygène. Je sentais le plus petit de mes neurones émettre des signaux électriques. Mon cœur ne battait plus. J'avais été propulsé dans un autre univers ! Non, simplement dans mes souvenirs. C'était la phrase que je lui avais dite deux ans plus tôt. L'entendre de nouveau faisait resurgir un tas de souvenirs et d'émotions enfouies au plus profond de moi. Son fils était atteint d'une forme rare d'épendymome cérébral au carrefour des ventricules gauche et droit, empêchant l'évacuation du liquide céphalorachidien et provoquant une hypertension intracrânienne par hydrocéphalie obstructive. C'était mon patient et durant tout ce temps passé tous les trois, une certaine relation s'était installée entre nous. Le jour de l'opération, je lui avais dit ces mots pour la rassurer car je ne pouvais malheureusement pas participer à l'opération. J'étais tombé malade quelques jours avant.

« Je ne peux pas y aller mais je serai là. »

L'opération s'était très bien passée. La totalité de la tumeur avait été enlevée. Quelques semaines plus tard, un œdème cérébral était apparu sur les IRM de contrôle. Malgré le traitement aux anti-œdémateux, il finit par mourir. C'était le premier enfant sous ma responsabilité que je perdais... Je n'ai jamais pu m'en remettre. Mon esprit ne cessant de me le rappeler à chaque instant.

Je me noyais dans mes pensées, ruminant jusqu'à ce que le bruit de la ventilation qui n'avait pas été coupé pour l'intervention interrompe ma séance d'autoflagellation mentale. Dans ce long couloir sombre, armé de ma lampe torche, la main sur mon arme de service, je commençais à l'inspecter. Il était habillé de dessins et autres œuvres abstraites aussi glauques les unes que les autres. On ne savait pas où donner de la tête. On ne pouvait pas distinguer le haut du bas, s'il était animal, végétal ou humain. Est-ce que ce sont vraiment des enfants qui ont créé tout ceci ou l'œuvre d'une entité maléfique ? Plus j'avancais, plus il y en avait et je commençais à voir des portemanteaux me rappelant que j'étais bel et bien dans une école où des enfants grandissaient. Sara, Jordan, Mike, Jennifer... Tant de prénoms commençaient à me sauter aux yeux. Voilà donc le nom des créateurs de ces horreurs ! Soudain, une odeur très familière me titilla les narines ! Au même moment, mon oreillette grinça. C'était Eugénie.

— Éric. Par rapport à ta position GPS, tu devrais être arrivé en face...

— D'escaliers, je présume... Je devrais être en mesure de trouver mon chemin maintenant.

— Pourquoi ça ?

— Parce que j'ai retrouvé une partie de vos hommes. Littéralement une partie, et c'est vraiment pas beau à voir...

— ... Très bien... Fais attention à toi.

Il ne me restait plus qu'à suivre les corps disséminés un peu partout pour retrouver ce malade ou au moins des blessés à soigner. Je commençais à monter les escaliers ou plutôt à les « gravir » au vu de la difficulté pour me mouvoir tout en prenant soin de ne pas trébucher sur un bras, un torse ou une

tête... Même dans les pires blocs opératoires, je n'avais jamais assisté à un tel spectacle. Je n'avais jamais vu une chose semblable de mes propres yeux. Ma conscience de médecin ne pouvait s'empêcher d'analyser chaque particule de chair disséminée au sol. Certains morceaux semblaient avoir été arrachés avec une violence sans pareille. D'autres avaient été vraisemblablement découpés proprement. Avec un objet extrêmement tranchant, un sabre peut-être ? Non, on ne pouvait pas avoir une coupe aussi nette avec une arme aussi rustique.

Arrivé en haut des escaliers, le spectacle ne fut pas différent. Enfin, en faisant abstraction des hommes de Frid, on pouvait voir des morceaux beaucoup plus petits, ceux des enfants... Quel genre de monstre pourrait faire une telle chose ! ? Une des salles était ouverte. Mon esprit d'aventurier intrépide avait enfin décidé de se montrer. Il ne me restait plus qu'à entrer, mais personne, de vivant en tout cas et toujours aucune trace de ce malade. En sortant de la salle de cours, je suis tombé sur la photo de cette classe. Je n'ai pas pu m'empêcher en voyant leurs sourires, d'espérer qu'ils soient morts de la même façon. Je ne pouvais qu'espérer que ça soit ensemble et avec le sourire. Dans la salle d'à côté, il y avait, assis dans un coin, un homme avec tous ses membres. C'était une première depuis mon entrée dans le musée des horreurs. Ses vêtements laissaient penser qu'il devait être enseignant. Je m'étais approché par curiosité quand il se mit à tousser ! Sans réfléchir, je me suis mis à courir vers lui !

— Tenez bon ! Je suis médecin, je m'appelle Éric.

Il essayait de dire des mots, mais à peine audibles.

— N'essayez pas de parler, je m'occupe de tout.

Il m'attrapa le bras violemment, me fixa, le regard triste et lointain dans lequel on plongeait sans certitude de pouvoir en ressortir.

— Ant... Anthony.

Ce furent ses dernières paroles. Ce sentiment d'impuissance. Je ne pensais pas le retrouver aussitôt et encore moins ici dans une telle situation. Que voulait-il dire par « Anthony » ? Est-ce qu'il y a des enfants ou du personnel encore vivants dans l'école ? Est-ce le nom de ce malade ? Il serait donc peut-être connu de l'établissement ? Il me fallait plus d'éléments.

— Eugénie ? Tu m'entends ? Réponds, c'est urgent !

Rien, elle ne répondait pas... Tant pis, je devais continuer. Je me retrouvai dans un nouveau couloir à la recherche d'une âme vivante. Celui-ci semblait mieux décoré que le premier. Peut-être que les enfants qui étudient ici étaient un peu plus vieux. On arrivait enfin à distinguer des choses. Notre imagination n'était plus agressée, ils étaient presque beaux. Mais j'avais remarqué quelque chose d'encore plus troublant que les dessins des gamins. Plus j'avancais et moins je tombais sur les corps des forces de l'ordre, a contrario, je découvrais de plus en plus de corps d'enfants et d'adultes travaillant à l'école. Cela veut-il dire que les forces de l'ordre n'ont pas pu aller plus loin dans l'école ? Qu'est-ce que tout ceci signifie bordel ! ? Une nouvelle salle me faisait face, elle était fermée, je commençais à faire demi-tour...

PAAaan !!!

Un coup de feu ? Une porte qui claque ? Il fallait que j'aille voir ! Je me suis mis à courir de nouveau en direction du bruit et je finis par arriver devant une nouvelle salle. La porte était

fermée elle aussi. Il y avait un trou, sans doute dû à la détonation de tout à l'heure. Je collais mon oreille sur cette porte gelée et couverte de sang. J'entendais du bruit à l'intérieur, mais rien de probant. Je mis mon œil au niveau du trou pour essayer d'apercevoir quelque chose, mais il faisait trop sombre dans la pièce. Merci les forces spéciales, nous ne sommes pas tous équipés de lunettes à vision nocturne ! Il faut vraiment que j'entre ! La poignée ne bougeait pas... Non, c'était mon corps qui refusait de bouger... Il faisait tellement froid et pourtant je transpirais à grosses gouttes...

PAAaaan !!!!

Cette fois-ci plus aucun doute, c'était bel et bien un coup de feu ! Ni une ni deux je pris mon arme et j'enfonçai la porte ! Face à la fenêtre de la salle, un policier totalement paniqué qui se tourna rapidement après m'avoir entendu. Il était terrorisé, tremblant et transpirant à grosses gouttes, il me pointait avec son arme.

— STOP ! ARRÊTE ! NE TIRE PAS !

— Qu... Qui es-tu ?

— Regarde, je baisse mon arme... Je m'appelle Éric Strauß, je suis lieutenant de police au commissariat de Boston. Que s'est-il passé ici ? Qui a fait tout ça ?

Il se mit à déblatérer tout un tas de mots incompréhensibles tout en tremblant comme un consommateur de drogue en manque. Je m'approchai de lui pour essayer de le calmer, mais il me repoussa dès que je le touchai.

— Nee... ne... NE ME TOUCHE PAS ! C'EST IMPOSSIBLE QU... QUE... QUE TU SOIS FLIC ET QUE TU SOIS ARRIVÉ JUSQU'ICI EN VIE ! Il... il... IL T'AURAIT TUÉ COMME TOUS LES AUTRES ! IL PEUT

TOUS NOUS TUER COMME DE VU... VULGAIRES INSECTES !

Il se leva, continuant à parler de divinité, de pouvoir tout en bougeant et sautant dans tous les sens comme un fou furieux venu prêcher la fin du monde. Il arrêta d'un coup, se tourna vers moi et m'attrapa violemment le bras !

— Si... si tu es bel et bien vivant. Fuu... FUIS ! Aa... avant de le rencontrer. Et... et si tu es bel et... et bien un flic. Fff... fais tout ce que tu peux pour l'empêcher de so... so... sortir de cette école ! Ou le monde comme tu... tu... tu le connais s'arrêtera à... à... à tout JAMAIS !

Il fit trois pas en arrière et se retrouva de nouveau devant la fenêtre illuminée par un lampadaire, qui créa une auréole au-dessus de lui. Un sourire énigmatique embellissait son visage pour nous montrer sa paix intérieure, mais qui cachait une tristesse immense. Ses yeux rouges, eux, ne pouvaient cacher les larmes qui voulaient fuir ce monde. Je ne pouvais rien dire, simplement observer cet homme qui semblait avoir perdu la raison. Il leva sa main extrêmement lentement en direction de sa tête, mais j'étais moi-même très lent, je n'arrivais pas à bouger ou même à parler pour l'arrêter. Il finit par se tirer une balle dans la bouche. La détonation me permit de reprendre mes esprits et de voir le corps de cet homme tomber violemment au sol, laissant une vue sur la fenêtre recouverte de sang et de morceaux de cervelle dégoulinants. C'était la première fois que je voyais quelqu'un mourir par une arme à feu et pourtant je n'étais pas plus bouleversé que cela. Ce qui me dérangeait le plus, c'est que je n'avais toujours aucune information sur la situation. Je m'approchai du corps encore chaud pour fermer les yeux de cet homme. Il avait une photo

dans la main droite. On pouvait y voir une femme très jolie devant un lac portant une longue robe jaune, elle avait des cheveux bruns et un magnifique sourire. L'homme avait une alliance sur la main gauche, ça devait être sa femme. Il y avait longtemps que mon cœur ne s'était pas serré ainsi, mais je devais me reprendre et y retourner.

— Eugénie, je ne sais pas si tu me reçois, mais j'ai rencontré un civil qui m'a parlé d'un dénommé « Anthony », qui aurait un lien avec tout ça. C'est pas grand-chose, mais poussez vos recherches là-dessus.

L'atmosphère venait de changer, quelque chose de presque palpable flottait dans l'air... Il n'y avait plus aucun bruit à l'extérieur de l'école. Les cris et les pleurs des parents, les sirènes, plus rien. Je commençais à m'approcher de la fenêtre quand un nouveau coup de feu résonna.

Il venait de beaucoup plus loin dans l'école. Le bruit s'étant dissipé, je ne pouvais plus savoir avec précision l'origine du coup de feu. J'avancais arme à la main, pas à pas. Au loin, je pouvais distinguer une porte entrouverte grâce à la lumière de la lune, qui traversait la fenêtre. Le corps d'un civil encore chaud était en plein milieu du passage. Il avait sans doute pris l'arme d'un des policiers pour mettre fin à ses jours. J'étais entré dans la salle sans faire un seul bruit. Peut-être que l'homme était là lui aussi. Je longeais les murs pour avoir une vue la plus large possible. La disposition de la salle était bizarre et celle des corps aussi, elle formait comme une sorte de pentacle satanique. Je levai la tête pour regarder le tableau, un message y était inscrit avec du sang.

« Tuer c'est facile quand on y pense. »

— C'est quoi cette histoire...

Est-ce l'homme qui venait de mettre fin à ses jours l'auteur de ce message et de cette disposition des corps ? Est-ce que j'avais affaire au tueur, qui aurait fini par mettre fin à ses atrocités de lui-même ? Mais pourquoi avoir fait tout ceci ? Il n'y avait aucune logique et beaucoup trop de zones d'ombre dans cette histoire. Dans la classe d'à côté, il n'y avait personne non plus. Fouiller et trouver des indices pour comprendre ? Pourquoi ? Il n'y avait plus âme qui vive de toute façon... Peu importe où je regardais, le même spectacle encore et encore. Seuls le froid, le vent et la mort étaient présents avec moi. Subitement, mon regard fut attiré par la fenêtre et un nouveau coup de feu retentit ! Il semblait venir de dehors cette fois-ci ! Pas question de le louper ! Je me suis mis à courir vers la sortie comme si ma vie en dépendait, oubliant les cadavres que ce fou avait laissés sur le chemin. Ce qui devait arriver arriva et je finis par trébucher sur un des corps, me fracassant la tête sur le sol. Me voilà le corps couvert de sang, nez à nez avec la tête d'un policier. Aucun moyen de savoir si ce sang était le mien ou celui d'une des victimes... Après m'être relevé difficilement, je m'étais remis en route pour atteindre enfin la sortie ! Et quelle ne fut pas ma surprise...

Le son de la pluie, les gyrophares qui dansaient avec elle, ce bain de sang qui coulait des corps qui jonchaient le sol et cet enfant me fixant de ses grands yeux verts. J'étais comme hypnotisé devant ce spectacle, avançant vers ce gamin voulant moi aussi y participer ! Je voulais tellement le prendre dans mes bras et le rassurer. J'avançais vers lui pas à pas, à quelques centimètres de moi, il y avait Eugénie, son corps gisant au sol comme celui des autres. Elle s'était mise à tousser. Elle était encore en vie ! Mais j'avais continué à avancer sans y prêter